

CO

éditions

/THRILLER

Nicolas Sorez

JUSQU'À LA DERNIÈRE PELURE...



Nicolas Sorez

Jusqu'à la dernière pelure...

Roman

Sommaire

Prologue – Mardi 15 août 2017	5
4 mois plus tôt – Vendredi 14 avril 2017	11
Samedi 15 avril 2017	21
Samedi 15 avril 2017, le soir	40
Dimanche 16 avril 2017	44
Lundi 17 avril 2017	60
Lundi 24 avril 2017	101
Lundi 1 ^{er} mai 2017	109
Mardi 2 mai 2017	117
Mercredi 3 mai 2017	132
Mardi 6 juin 2017	134
Lundi 12 juin 2017	136
Mercredi 14 juin 2017	137
Mardi 20 juin 2017	141
Jeudi 29 juin 2017	144
Mercredi 5 juillet 2017	153
Lundi 10 juillet 2017	155
Jeudi 20 juillet 2017	160
Lundi 24 juillet 2017	168
Mercredi 2 août 2017	171
Mi-août 2017	173
Mardi 15 août 2017	184
Épilogue	193
Annexes	196

Cette histoire est tirée de faits réels.

Prologue

Mardi 15 août 2017

Pour la première fois, Gomez, le nouveau capitaine de la brigade criminelle de Lyon se déplace sur une scène de crime. La trentaine, une main par la fenêtre de la Peugeot 5008. Une longue route de campagne perdue en Ardèche du Sud. Derrière ses lunettes de soleil, il jette un regard curieux au paysage. Des rochers volcaniques et des pins vert pâle, des prés et des centaines de moutons. Plus haut, des montagnes et des prairies très vertes. Il sent une fraîcheur émanant de la terre, une odeur de nature humide, sauvage.

Gomez songe à l'investigation en cours qui n'accréditerait pas du tout la thèse de l'accident. Selon les termes du lieutenant, membre du groupe sous sa direction, ce serait « une boucherie ».

Encore trois kilomètres. En tendant l'oreille, il perçoit la rumeur d'une rivière toute proche. Le cadre est idyllique, magique. Depuis Privas, il se sent bien.

Une intersection et un panneau « voie sans issue ». Tout droit. Au bout de cent mètres, la route se rétrécit. Des ornières s'épaississent. Des mauvaises herbes et des nids de poule apparaissent. Un petit pont en pierre, quelques habitations inoccupées et des forêts de châtaigniers à perte de vue. Un bien-être mêlé à une étrange sensation de vide.

Il songe aux informations reçues au bureau de la Section de Recherche de la Police judiciaire de Lyon. *Aimée D., soixante-douze ans, disparu de sa maison de repos d'Aubenas le 20 juillet à 10 h, après une visite. Le soir, le personnel aurait prévenu les gendarmes d'Aubenas en spécifiant le portrait-robot : « Un homme grand, massif, le visage couvert de cicatrices ». A priori, son fils adoptif. La voiture du tueur aurait été retrouvée sur place, une Tiguan blanche volée à Montélimar. Aimée D. : morte. Une enquête a été ouverte confiée à la SRPJ, une information judiciaire pour « enlèvement, séquestration et acte de barbarie » est en cours.*

Les virages sont serrés, dangereux. La route envahie par l'herbe et la boue se rétrécit.

Au loin, il aperçoit une petite bâtisse en pierre, ceinturée de verdure et dominant un impressionnant lit de roc gris-noir. Il découvre ce coin, coupé du monde, entouré de plusieurs sommets assez hauts comparables à des tétons volcaniques. Le chemin forestier serpente et enchaîne les virages. Le danger est imminent. Impatient, le commissaire accélère.

Il se gare à côté d'autres voitures banalisées. Il reconnaît les macarons sur les tableaux de bord, les plaques d'immatriculation. Au loin, un camion blanc Mercedes avec une plaque hollandaise et plus loin la Tiguan blanche. Tout de suite, des gouttelettes de transpiration dégoulinent sur son front. Il a soif. La gorge sèche, il marche en traversant un petit pont en pierre puis continue une centaine de mètres sur un sentier. Il perçoit un attroupement. Le soleil assassin du mois d'août explose en flèches multicolores. Il met la main sur son front et plisse les yeux. Des uniformes familiers, des OPJ, des gendarmes et les tenues blanches du personnel du SAMU d'Aubenas. Un grand périmètre de sécurité a été installé. L'odeur est infecte, puissante. La canicule met en exergue cette exhalaison de cadavres en voie de putréfaction.

Gomez marche avec un mouchoir sur le nez et découvre la vaste scène de crime. C'est un charnier terrible. Du sang partout. Des armes. Des corps éventrés, écrasés. Tout paraît insolite, fou. Tous les autres flics semblent nerveux, perdus. Ils sont stressés et confrontés à des urgences, mais aujourd'hui, c'est l'apogée.

Les techniciens balayent la zone.

Le légiste réalise les prélèvements.

Le chef s'approche de la Tiguan blanche à proximité de la maisonnette, un peu plus loin un camion blanc Mercedes. Sur la carrosserie, du sang. Sur le siège passager, une vieille dame froide avec les lèvres bleuies et tordues dans un rictus étrange. Dans ses bras, une statuette représentant une chouette.

L'officier approche, salue son capitaine et lui présente le topo avec un geste très théâtral :

— Dire que c'est le 15 août.

Tous les deux ne possèdent aucune affinité. Ils travaillent ensemble avec cette haine insidieuse de l'un et de l'autre.

Gomez laisse passer quelques secondes, s'approche du véhicule, observe la dame défunte et conclut :

— Vous avez une idée de ce qui s'est passé ?

— A priori, trois Hollandais ont débarqué pour faire des travaux et tout a dégénéré. Règlement de compte pour une histoire de pognon ? De propriété ? En tout cas, c'est pas un accident...

— C'est le moindre qu'on puisse dire. Bon, donc cette femme, là dans la voiture, si je fais le point avec les infos reçues tout à l'heure, ce serait la dénommée Aimée ?

— C'est ça.

— Elle a été kidnappée, tuée et ensuite emmenée ici ?

— A priori. En tout cas, selon les observations du légiste... Il désire réaliser une autopsie, mais il est presque sûr qu'elle est morte depuis 24 h.

— Ici ?

— Il a étudié sommairement les lividités cadavériques et affirme que son corps a été déplacé après son décès.

Le chef hoche la tête et aspire un grand bol d'air pour gonfler sa poitrine d'un maximum de confiance.

— La voiture ne semble pas accidentée. Vérifie les papiers et interroge le propriétaire. Récupère le GPS dans l'habitacle et dresse le parcours complet du tueur. Où ? Pourquoi ? Comment ?

— On a une facture d'essence et plusieurs de supermarchés dans la boîte à gants...

— Très bien, tu les scannes et tu me les envoies par mail dès que tu rentres. Ensuite, on a quoi ?

— Le légiste est encore en train de bosser, mais en gros, tout autour, on a 3 hommes, dont un avec la langue gonflée hors de la bouche.

— Asphyxie ?

— A priori, y'a des traces de strangulation autour de son cou. Les deux autres, c'est plus complexe. On a mis sous scellé un fusil, une pioche, des couteaux, etc.

— OK, on a les identités des victimes ?

— Hormis que ce sont des Hollandais, pas encore. Tout est en cours.

— OK...

— Et, on a aussi un ado.

Un frisson partout le corps du capitaine.

— Mort ?

— Non, il est dans le camion blanc Mercedes avec un de nos flics.

— OK, il a parlé ?

— On attend le traducteur...

Gomez s'essuie le front, la chaleur lui brise les jambes.

— Donc, nous cherchons un type ou des types qui n'aiment pas les Hollandais ?

— Un tueur et il est armé.

— A priori, reprend le chef, toujours le mouchoir sur le nez, ce serait celui qui a kidnappé la dénommée Aimée ?

— A priori.

— Donc il faut tout exploiter, décortiquer le moindre détail. Il y a des indices de partout et nous devons comprendre la psychologie de l'assassin. Il est peut-être dans le coin en train de nous observer.

— En tout cas, on dirait un règlement de compte.

Gomez laisse traîner son regard sur la vallée en contrebas dans laquelle le soleil fait tressaillir le paysage puis s'attarde sur la scène de crime. Jamais il n'avait imaginé des émanations de plusieurs cadavres. La sensation est nouvelle, terrible.

— Ils voulaient faire un gîte, c'était quoi le projet des Hollandais ?

— Je sais pas.

— OK et ça appartenait à qui avant ?

— L'ancien proprio, c'est le cousin de la vieille dame nommée Aimée, celle qui est dans la voiture.

Les zones d'ombre s'éclaircissent, les informations se télescopent.

Face à la canicule, le chef s'abrite sous la pergola de la maison, une grande glycine violette très généreuse diffuse une odeur de miel, de notes florales sucrées, légèrement épicées.

Tout près, une fontaine d'eau. Le chef se baisse et boit dans le récipient en pierre à plusieurs reprises.

— Dans le coffre de la Tiguan, on a trouvé des réserves de nourriture, des bouteilles d'alcool et a priori des sachets de poudre inconnue (le labo fera les analyses), lâche un autre officier.

— Ils voulaient vivre coupés du monde ?

— Je crois.

Dehors, deux flics s'invectivent :

— T'as couché avec ma femme ! crie l'un d'eux.

— Elle t'aime pas! répond l'autre, très énervé.

— T'es une merde!

— C'est toi la grosse merde qui bande mou!

— Faux!

Comme d'autres, Gomez s'agenouille une nouvelle fois près de la fontaine et lamine une grande quantité d'eau. Il soupire face à la précarité du lieu — sans électricité et sans eau courante hormis ce petit point de ravitaillement — puis s'étonne du comportement des policiers.

— C'est quoi leur problème? demande-t-il, étonné par ce manque de professionnalisme.

— Une histoire de cul, je crois.

Tout transpirant, le chef secoue la tête face à ce condensé d'abrutissement et marche dans la chaleur écrasante en criant :

— Oh! Vous deux! Vous avez pris les photos? Fait les relevages d'empreintes? Y'a-t-il un début de piste? Qu'est-ce qui se passe les gars? Réveillez-vous! Je vais vous coller un rapport au cul, ça va pas traîner! Encore un cri de votre part et je vous vire bande de tarés!

Le silence de la mort. L'odeur de la mort, écœurante. Tout autour, la dizaine de personnes présentes regarde Gomez, les yeux vides. La situation est à la fois tendue et étrange. L'investigation accrédite la thèse de l'homicide volontaire. Il faut traquer le coupable, seule la quête compte.

Sentant une vague d'ivresse l'envahir, le chef secoue la tête une nouvelle fois. La sensation est curieuse, comme si un produit s'infusait dans ses veines.

Un non-sens. Un tsunami.

Une boule de bowling dans les neurones de sa conscience.

Il s'évanouit.

4 mois plus tôt
Vendredi 14 avril 2017

— 1 —

Vivre c'est souffrir.
Survivre c'est trouver un sens à cette souffrance.

Maison d'arrêt de Villefranche-sur-Saône.

La porte s'ouvre et Lazo plisse les yeux face à cet afflux intense de lumière. Il effectue quelques pas, pivote sur lui-même et regarde le bloc de béton de six mètres de haut. Son incarcération fut longue, atroce. Il s'est répété mille fois la façon dont il allongerait le pas, bomberait les épaules pour absorber ce shoot de liberté. Il s'imaginait qu'une belle gonzesse patiente sur le parking pour l'emmener dans une virée incroyable alternant vacances dans le Sud et baisés torrides.

Toute son imagination s'effondre. Après dix pas sur le trottoir humide, il marche sur le parking. Il a cette impression que rien n'a changé. Pourtant, dix années sont passées et la cruauté de la prison, ce lieu de privation de liberté extrême, l'a poncé comme une machine de menuisier. Son crâne, ses pensées, tout est lisse et dur comme un morceau d'ébène.

Les surveillants qui l'observent s'éloigner de la geôle sont perplexes. Ce géant de deux mètres, 125 kilos, agressif et peu

bavard, carré comme une armoire, sort pour bâtir une nouvelle vie. Combien de temps tiendra-t-il sans frapper un autre type ? Chacun évoque ses excès de violence, ses séjours répétés en quartiers disciplinaires, et ses incitations multiples aux mutineries. Cette figure sans expression hormis celle des enfers. Tout est foutu et tout le monde le sait. Non, aucun maton ne croit à sa réinsertion. On ne quitte jamais la taule.

Le juge avait rallongé sa peine d'une année pour des agressions au sein de l'établissement pénitentiaire. S'il avait commis ces atrocités à l'extérieur, il serait enfermé à vie. Avec les fous. Cerclé dans une camisole chimique, ligaturé comme une momie. Mais en prison, il bénéficiait du doute de la légitime défense, de l'absence de témoin.

Lazo marche dehors, libre et léger d'avoir payé sa dette à la société. On lui accorde une autorisation de sortie avec des contraintes liées à sa réinsertion - rendez-vous de travail, lien avec un éducateur.

Dix années. Il rêve d'une soirée pour célébrer sa liberté. Retrouver Oster. Se venger.

Il marche jusqu'à l'arrêt de bus le plus proche et attend.

Au bout de vingt minutes, un bus rouge et blanc s'arrête.

Lazo monte avec son sac, flegmatique.

— 'jour.

— Bonjour.

Voilà, ça y est. Il est de retour dans la société. Le chauffeur vient de le saluer sans aucun préjugé, sans aucune peur non plus. Il se sent autre, il sourit. Lazo est prêt à communiquer, à écouter autrui sans l'interrompre et sans gesticuler, si possible, car ça favorise la sécrétion d'ocytocine, l'hormone du lien social. Et le lien social après toutes ces années de prison, il en a bien besoin. Il respire l'air emprisonné dans l'autocar. Il a hâte qu'on s'intéresse à lui, qu'on l'interroge sur ses passions, son histoire. Seulement, il

sent déjà au fond de ses tripes le cliquetis d'une bombe artisanale remplie de frustration et cette arme d'autodestruction massive bouleverse déjà la tranquillité de son âme. Une petite voix hurle « Vengeance, vengeance ! ». Et aussi « Va récupérer la tune ! Toute la tune ! ».

Dans le bus, un groupe de jeunes, une maman avec son bébé et des vieux. Les adolescents font claquer du rap dans leurs enceintes Bluetooth. Lazo serre les lèvres. Ça lui rappelle Magdid et Benoit, ces deux petits cons dans la cellule voisine. Ils passaient leurs temps à chanter des textes qu'ils écrivaient suite à des ateliers d'écriture bidon. C'était pathétique. Au bout du deuxième jour, en promenade, il leur expliqua les règles. Comme ils refusèrent d'entendre les injonctions de Lazo, ils devinrent son punching-ball. Il se rappelle les visages des deux gamins édentés suite à la vingtaine de coups de poing sur le terrain de basket. Lazo ne possédait aucun talent hormis cette brutalité, cette fulgurance incroyable dans la violence, cette vivacité à déplacer un corps de deux mètres. Lourd comme un roc. Rapide et puissant comme Tyzon Fury. C'est rare pour un puncheur. Très rare même. S'il n'avait pas été récidiviste, il aurait pu aller très loin en boxe anglaise. Quand il était retourné dans sa cellule, le silence complet. Les gamins à côté fermaient leurs clapets et ça, c'était agréable.

Lazo se foutait de purger quelques mois supplémentaires. Au moindre regard de travers, il brisait des os. Si un gars subissait les affres d'un groupe de jeunes rebelles, il intervenait pour rétablir la justice. Violent et bon, comme un superhéros des égouts.

Donc, à peine sorti du placard, des mioches tout excités, crachant par terre dans le bus, jurant « *wallah* » à chaque phrase, martyrisent ses oreilles. Il se lève et marche dans leur direction. Assis, les gamins voient arriver un animal. Un truc épais, grand, tendu à force d'exercices en salle de musculation. Sa figure ? Une banque d'image de différentes cicatrices.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Jusqu'à la dernière pelure...

Nicolas Sorez

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr